



# Le MISANTHROPE

Molière

MISE EN SCÈNE CAROLINE RAINETTE  
AVEC BRUNO AUMAND, CAMILLE CIEUTAT,  
LENNIE COINDEAUX, JÉRÉMIE HAMON,  
CAROLINE RAINETTE / LUMIÈRES JULIEN MUSQUIN

J'AI POUR MOI LA JUSTICE, ET JE PERDS MON PROCÈS !



# LE MISANTHROPE

DE **MOLIERE**

MISE EN SCENE **CAROLINE RAINETTE**

AVEC **BRUNO AUMAND, CAMILLE CIEUTAT, LENNIE  
COINDEAUX, JEREMIE HAMON, CAROLINE RAINETTE**

PRODUCTION : COMPAGNIE ETINCELLE

DUREE DU SPECTACLE : 1h25

***J'AI POUR MOI LA JUSTICE,  
ET JE PERDS MON PROCES !***

« LA PIECE DE MOLIERE EST D'UNE REDOUTABLE ACTUALITE ! » L'ECHO REPUBLICAIN

« MAGNIFIQUE PRESTATION. MOLIERE DOIT APPRECIER. IL ROULE DEJA SA MOUSTACHE » LA THEATROTHEREQUE

« LA SURPRISE A ETE TOTALE. LA MODERNITE DES PROPOS APPARAIT PLEINEMENT » CLICINFOSPECTACLES

## Sommaire

Molière (1622-1673).....	3
Œuvres.....	3
Contexte .....	4
L’histoire .....	4
La mise en scène.....	5
Résumé de la pièce par acte.....	6
Situation historique du Misanthrope .....	9
La misanthropie au théâtre .....	10
Pistes de réflexions pour vos élèves.....	12
Extrait Acte I, scène première .....	13
Textes en parallèle.....	14
Le Misanthrope, entre comique et tragique : la question de l’interprétation.....	17
Bibliographie.....	21



## Molière (1622-1673)



Molière (Jean-Baptiste Poquelin) est baptisé le 15 janvier 1622 à Paris (église Saint-Eustache). Fils d'un tapissier, Molière fait ses études chez les jésuites avant d'aller étudier le droit à Orléans. Avec Madeleine Béjart, il crée l'Illustre-Théâtre qui est un échec en raison de dettes (en août 1645, Molière est même emprisonné durant quelques jours). Cette même année, il quitte Paris pour la province. Il y restera treize ans. En 1658, il revient à Paris pour jouer *Nicomède* et *Le Dépit amoureux* devant le roi. C'est la pièce *Les Précieuses ridicules* (1659) qui lui apporte la célébrité. Molière obtient du roi la salle du Petit-Bourbon puis celle du Palais-Royal (à partir de 1660) où il remporte de nombreux succès en tant qu'auteur, acteur et directeur de troupe. *Tartuffe*, jouée pour la première fois en mai 1664 à Versailles, pièce dans laquelle il critique l'hypocrisie des faux dévots, fait scandale. La pièce est interdite par le roi sous la pression des dévots qui se sentent visés. En 1665, *Dom Juan* suscite également des remous. Malgré son succès, la pièce est retirée. Molière continue cependant de bénéficier de la faveur du roi. Viennent les pièces *Le Misanthrope* (1666), *George Dandin* (1668), *Le Bourgeois gentilhomme* (1670), *L'Avare* (1668), *Les Fourberies de Scapin* (1671), *Les Femmes savantes* (1672), etc. Épuisé par le travail et la maladie (il est phtisique), Molière meurt le 17 février 1673 après la quatrième représentation du *Malade imaginaire* (il jouait le rôle d'Argan).

Biographie proposée sur le site : [www.etudes-litteraires.com/moliere.php](http://www.etudes-litteraires.com/moliere.php).

## Œuvres

### Théâtre :

- *La Jalousie du Barbouillé* (date de création inconnue)
- *Le Médecin volant* (date de création inconnue)
- Fin 1654 : *L'Étourdi*
- 16 décembre 1656 : *Le Dépit amoureux*
- 18 novembre 1659 : *Les Précieuses ridicules*
- 28 mai 1660 : *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*
- 4 février 1661 : *Dom Garcie de Navarre*
- 24 juin 1661 : *L'École des maris*
- 17 août 1661 : *Les Fâcheux*
- 26 décembre 1662 : *L'École des femmes*
- 1er juin 1663 : *La Critique de l'École des femmes*
- 14 octobre 1663 : *L'Impromptu de Versailles*
- 29 janvier 1664 : *Le Mariage Forcé*
- 8 mai 1664 : *La Princesse d'Élide*
- 15 février 1665 : *Dom Juan*
- 15 septembre 1665 : *L'Amour Médecin*
- 4 juin 1666 : *Le Misanthrope*
- 6 août 1666 : *Le Médecin malgré lui*
- 2 décembre 1666 : *Mélicerte*
- 5 janvier 1667 : *Pastorale comique*
- 14 février 1667 : *Le Sicilien ou l'Amour peintre*
- 13 janvier 1668 : *Amphitryon*
- 18 juillet 1668 : *George Dandin*
- 9 septembre 1668 : *L'Avare*
- 6 octobre 1669 : *Monsieur de Pourceaugnac*
- 4 février 1670 : *Les Amants magnifiques*
- 14 octobre 1670 : *Le Bourgeois gentilhomme*
- 17 janvier 1671 : *Psyché*
- 24 mai 1671 : *Les Fourberies de Scapin*
- 2 décembre 1671 : *La Comtesse d'Escarbagnas*
- 11 mars 1672 : *Les Femmes savantes*
- 10 février 1673 : *Le Malade imaginaire*

### Œuvres diverses :

- 1663 : *Remerciement au Roi*
- 1664 : *Les Plaisirs de l'Île enchantée*
- 1666 : *Le Ballet des Muses*
- 1669 : *La Gloire du Val-de-Grâce*



**« Si *Le Misanthrope* est l'un des plus certains chefs-d'œuvre de Molière, c'est aussi l'une de ses créations les plus mystérieuses, la plus mystérieuse sans doute »**

**Antoine Adam**

*Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup>*, Albin Michel, 1997

## Contexte

*Le Misanthrope* est une œuvre en cinq actes longuement mûrie. Commencée en 1664 pendant l'affaire *Tartuffe*, elle est présentée en 1666 sur la scène du Palais-Royal avec Molière dans le rôle de « l'homme aux rubans verts ». La pièce déconcerte un temps le parterre rompu à la farce française et à la commedia dell'arte. Mais la comédie en vers est aussitôt portée aux nues par la critique qui y voit « un chef-d'œuvre inimitable », selon Subligny, faisant « continuellement rire dans l'âme », d'après Donneau de Visé.

Si *Le Misanthrope* reste une comédie singulière dans l'œuvre de Molière, c'est qu'elle allie le naturel à la vérité.

## L'histoire

Alceste ne voit partout « que lâche flatterie, qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ». Profondément déçu par l'homme, ses comportements sournois et mensongers, il tente de fuir un monde d'apparences et d'intrigues. Sa sincérité radicale lui attire bien des ennuis dans cette société où le mensonge est un art, le cynisme une vertu.

Mais comment ne pas se compromettre lorsque la femme aimée, libre et indépendante, ne semble que frivolité et légèreté ? Ainsi va la comédie humaine, intemporelle dans cette pièce sans doute la plus complexe de Molière car la plus fidèle aux contradictions de l'homme et de la société.

## La mise en scène

En montant *Le Misanthrope*, je souhaitais présenter la pièce sous un angle neuf. Le parti pris d'une mise en scène contemporaine était d'emblée retenu, afin de mettre en avant la modernité de ce texte universel et intemporel. Plus risqué, j'ai également décidé de casser deux des règles d'or du théâtre classique : l'unité de lieu et l'unité de temps. On a en effet souvent noté que l'intrigue du *Misanthrope* manquait un peu de cohérence et de fermeté, or casser ces deux règles, placer les personnages dans des situations et des lieux différents d'un acte à l'autre, permet de dynamiser l'action, et de mettre l'accent sur l'une des intrigues cruciales de la pièce qui était mon propos premier de mise en scène : le procès d'Alceste.

Dès lors, tout en respectant le texte de Molière, les personnages peuvent évoluer dans une mise en scène contemporaine, au cœur du système judiciaire. Alceste pris dans les mailles d'un procès, défendu par Philinte son avocat et ami, devant faire face à un Oronte avocat lui aussi, et à une Arsinoé magistrate. Seules Eliante et Célimène ne sont volontairement pas clairement définies, afin que le spectateur puisse développer son propre imaginaire dans ce théâtre judiciaire !



## Résumé de la pièce par acte

Résumé de la pièce	Mise en scène	
	Lieu action	Adaptation de mise en scène
<p><b>Acte 1</b></p> <p>Dans le salon de Célimène, Alceste, le misanthrope, reproche à son ami Philinte sa complaisance et l'amabilité artificielle qu'il témoigne à tous ceux qu'il rencontre. Il plaide pour une sincérité absolue en toutes circonstances et critique avec véhémence l'hypocrisie et les politesses intéressées. Ce combat dans lequel il s'investit, et qu'il a toutes les chances de mener en vain, lui vaut d'éprouver une grande haine pour l'humanité. Philinte s'étonne, qu'avec de tels principes, son ami puisse aimer la coquette Célimène. Sincère jusqu'au bout, Alceste avoue à son ami qu'il vient justement trouver Célimène pour avoir avec elle une discussion décisive. Surgit alors Oronte, un gentilhomme vaniteux venu consulter Alceste sur un sonnet dont il est l'auteur. Alceste se retient autant qu'il peut, mais après quelques tergiversations, il s'exprime avec une franchise brutale : ce sonnet ne vaut rien. Les deux hommes se fâchent.</p>	<p><b>TRIBUNAL, SALLE DES PAS PERDUS</b></p>	
<p><b>Acte 2</b></p> <p>Alceste a un entretien houleux avec Célimène. Il lui reproche d'avoir de trop nombreux prétendants. Célimène l'assure de son amour mais Alceste fait une crise de jalousie. Froissée, la jeune femme coupe court à l'entretien.</p> <p><i>Un valet annonce l'arrivée d'Acaste et de Clitandre, deux "petits marquis".</i></p> <p>Leurs médisances inspirent Célimène qui dresse avec brio et cruauté un portrait très drôle de plusieurs absents. Ce qui lui vaut un certain succès auprès de ses visiteurs. Alceste leur reproche de flatter l'humeur railleuse de Célimène, et se couvre de ridicule.</p> <p><i>Il est bien décidé à attendre leur départ, mais un garde fait son apparition : la querelle avec Oronte s'envenime, Alceste est convoqué au tribunal des maréchaux.</i></p>	<p><b>DISCOTHEQUE</b></p>	<p>Eliante et Philinthe arrivent (ils remplacent les petits marquis).</p> <p>Il est bien décidé à attendre leur départ, mais Philinthe lui apprend que la querelle avec Oronte s'envenime, Alceste est convoqué au tribunal des maréchaux.</p>

<p><b>Acte 3</b></p> <p><i>Acaste se montre très satisfait de lui et confie à Clitandre la fierté qu'il éprouve de se sentir autant aimé par Célimène. Ils se découvrent rivaux auprès de Célimène et tous deux sont convaincus de pouvoir en apporter rapidement la preuve. Ils s'engagent à être loyaux : celui qui le premier obtiendra une preuve décisive pourra exiger de l'autre qu'il se retire de la compétition.</i></p> <p>Célimène revient et on la prévient de l'arrivée de la prude Arsinoé. Avec une complicité faussement charitable, elle informe Célimène, de la fâcheuse réputation que suscite sa coquetterie. Célimène lui répond sur le même ton, en lui indiquant que sa pruderie et son austérité ne sont guère appréciées. Piquée au vif, Arsinoé bat en retraite et profite d'un tête-à-tête avec Alceste, qu'elle aime en secret, pour le détourner de sa rivale : elle lui promet de lui apporter la preuve de la trahison de la jeune femme.</p>	<p><b>TRIBUNAL, SALLE DES PAS PERDUS</b></p>	<p>Scène coupée (les petits marquis sont supprimés de la pièce)</p>
<p><b>Acte 4</b></p> <p>Eliante, cousine de Célimène, et Philinte discutent d'Alceste et évoquent son singulier caractère. Eliante avoue à Philinte qu'elle aime Alceste et Philinte lui avoue, que tout en respectant les sentiments qu'elle éprouve pour son ami, il espère qu'un jour elle l'aimera comme lui l'aime. Alceste, de son côté, est révolté par une lettre que Célimène a adressée à Oronte et qu'Arsinoé lui a montrée. Se croyant trahi par celle qu'il aime, il se tourne vers Eliante et lui demande de l'épouser. Célimène paraît. Elle subit les plaintes de son amant qui l'accuse de trahison mais parvient à retourner la situation à son avantage. La colère d'Alceste finit en déclaration d'amour. Leur réconciliation est interrompue par un valet qui vient chercher Alceste de toute urgence et l'informe des conséquences fâcheuses de son procès.</p>	<p><b>SOIREE PRIVEE</b></p>	
<p><b>Acte 5</b></p> <p>Alors qu'il avait toutes les raisons de gagner son procès, Alceste l'a perdu. Cette fois, il décide de renoncer définitivement à la compagnie des hommes et souhaite avoir une dernière entrevue avec Célimène. Apparaissent Oronte et Célimène. Alceste se joint à son rival pour exiger de la jeune femme qu'elle choisisse entre eux deux.</p> <p><i>Puis c'est au tour d'Acaste et de Clitandre,</i></p>	<p><b>TRIBUNAL</b></p>	<p>Puis Arsinoé arrive et dévoile les</p>

*accompagnés d'Arsinoé. Ils se sont montrés à lire la lettre qu'ils ont chacun reçu de Célimène où elle se moque tour à tour de chacun d'eux.*

La lecture de ces lettres confond Célimène.

*Clitandre, Acaste et Oronte se retirent en l'accablant de leur mépris.*

Alceste, lui, accepte de lui pardonner, à condition qu'elle s'engage à le suivre, hors du monde. Célimène refuse.

*Alceste part seul, non sans avoir approuvé l'union d'Eliante et de Philinte.*

lettres envoyées par Célimène où elle se moque tour à tour d'Oronte et d'Alceste.

Oronte et Arsinoé se retirent en l'accablant de leur mépris.

Alceste part seul.



## Situation historique du Misanthrope

Le Misanthrope est créé en 1666, alors que Molière est occupé à rédiger une nouvelle version du Tartuffe en vue d'obtenir l'autorisation de sa représentation en public. Une rapide comparaison avec Tartuffe fait apparaître qu'Alceste, épris de sincérité, est l'exact contraire de Tartuffe l'imposteur, et qu'Arsinoé, la fausse prude, lui fait, au contraire, pendant. Le succès de la pièce est modeste (vingt-quatre représentations) ; mais la période n'est pas favorable : la cour, en grand deuil, s'est retirée à Fontainebleau. Cependant, elle remporte un vif succès chez les doctes, de Donneau de Visé à Boileau. Alceste est un des nombreux personnages originaux créés par Molière. Il est d'autant plus original qu'il est probablement inspiré de Molière lui-même : « C'est un trait permanent dans l'œuvre de Molière : il écrit pour lui-même presque exclusivement des rôles dans lesquels il est ridiculisé, bafoué, insulté, dupé, cocufié, souffleté, bastonné. Même Scapin finit par recevoir, au moins fictivement, une poutre sur la tête. Quelque chose chez Molière le pousse vers l'autodérision. [...] Le discours contre soi-même, le discours ventriloque, le fait de prêter sa voix à ses "ennemis", est un art qu'il pratique à merveille. » (François Rey, dans J. Lacouture, F. Rey, Molière et le roi, 2007). Alceste doit sans doute beaucoup à Molière, mais aussi à sa situation : Molière se présente lui-même (sans doute avec quelque exagération) comme un homme persécuté dans l'affaire Tartuffe. Donneau de Visé, dans une lettre qu'il écrit et qui est jointe au texte du Misanthrope dans son édition de 1667, voit dans cette comédie le « portrait du siècle » : Le Misanthrope, seul, n'aurait pu parler contre tous les hommes ; mais en trouvant le moyen de le faire aider d'une médisante, c'est avoir trouvé, en même temps, celui de mettre, dans une seule pièce, la dernière main au portrait du siècle. Il y est tout entier, puisque nous voyons encore une femme qui veut paraître prude opposée à une coquette, et des marquis qui représentent la cour : tellement qu'on peut assurer que, dans cette comédie, l'on voit tout ce qu'on peut dire contre les mœurs du siècle. Il donne à cette comédie une portée morale, la considérant comme propre à redresser les vices, conformément à une vision de la littérature et du théâtre héritée d'Horace. Dès la création de la pièce, le personnage d'Alceste a frappé le public par sa noblesse, comme l'atteste encore Donneau de Visé, et cette noblesse se communique à la pièce elle-même : « Voilà, Monsieur, ce que je pense de la comédie du Misanthrope amoureux, que je trouve d'autant plus admirable, que le héros en est le plaisant sans être trop ridicule, et qu'il fait rire les honnêtes gens sans dire des plaisanteries fades et basses, comme l'on a accoutumé de voir dans les pièces comiques. Celles de cette nature me semblent plus divertissantes, encore que l'on y rit moins haut, et je crois qu'elles divertissent davantage, qu'elles attachent, et qu'elles font continuellement rire dans l'âme. *Le Misanthrope*, malgré sa folie, si l'on peut ainsi appeler son humeur, a le caractère d'un honnête homme, et beaucoup de fermeté, comme l'on peut connaître dans l'affaire du sonnet. Nous voyons de grands hommes, dans des pièces héroïques, qui en ont bien moins, qui n'ont point de caractère, et démentent souvent au théâtre, par leur lâcheté, la bonne opinion que l'histoire a fait concevoir d'eux. »

© Anagnosis 2006-2011. Webmestre : François Gadeyne.

## La misanthropie au théâtre

La misanthropie sur scène est éminemment paradoxale. Dans ses discours, le misanthrope s'adresse toujours à un interlocuteur, qu'il soit ou non présent. Cet Autre est constamment responsable des maux du misanthrope. Le misanthrope, qui justifie sa position par le biais de principes moraux de franchise et de sincérité, reproche à la société de reposer sur des valeurs de politesse et de bienséance souvent proches de l'hypocrisie. De ce fait, le misanthrope dénonce le masque porté par ses semblables en société alors même que l'acteur qui joue le misanthrope porte un masque et que la scène, sur laquelle évolue le personnage du misanthrope est aussi affaire de convention. Plus qu'une satire des misanthropes ou une réflexion sur la franchise et les règles de vie en société, la représentation du misanthrope au théâtre est avant tout une réflexion sur le théâtre et ses conventions.

Le personnage du misanthrope permet de ce fait une mise en abyme des ressorts dramaturgiques nécessaires à l'efficacité de la pièce. Par ailleurs, le thème de la misanthropie au théâtre débouche sur des interrogations d'ordre éthique, philosophique et dramaturgique (voire littéraire). Ainsi, les valeurs morales défendues par le misanthrope sont discréditées par le caractère de celui qui les énonce. Les misanthropes du théâtre sont des personnages « anti-cornéliens » puisqu'ils ne parviennent pas à conjuguer leur être avec leur vouloir. Le personnage du misanthrope est celui qui cherche à se libérer du monde alors qu'il est sans cesse assailli par les autres personnages. Tout l'intérêt dramatique consiste en effet à faire réagir le misanthrope face aux importuns qui le sollicitent. Parallèlement, le jeu du misanthrope provoque des réactions de son entourage notamment à cause de ses gestes violents ou, selon les cas, de son indifférence face au monde. Le misanthrope agit sans cesse pour contrecarrer l'action dramatique mais celle-ci a tout de même lieu, malgré lui. Ce personnage est donc parfaitement inutile pour la progression de l'action. Contrairement aux héros habituels, de comédie ou de tragédie, le misanthrope est incapable d'agir dans le sens de l'action. Mettre en scène le personnage du misanthrope, c'est donc axer la pièce sur les défauts du genre humain. La visée esthétique est dépassée pour s'orienter vers une réflexion morale et éthique.

*La misanthropie au théâtre, Ménandre, Shakespeare, Molière, Hofmannsthal*  
Frédérique Toudoire-Surlapierre



## Pistes de réflexions pour vos élèves

- Le costume et la transformation au théâtre
- Moderniser un classique
- La règle de l'unité de temps et de lieu dans le théâtre classique
- L'interprétation d'une pièce, d'une scène
- Le parti pris de mise en scène : la justice dans *le Misanthrope*
- L'utilisation de la musique et de la lumière dans la dramaturgie



## Extrait Acte I, scène première

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

ALCESTE.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez-vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,  
Et quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE.

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.  
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;  
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paraître,  
Je vous déclare net que je ne le suis plus,  
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;  
Une telle action ne saurait s'excuser,  
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.  
Je vous vois accabler un homme de caresses,  
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;  
De protestations, d'offres et de serments,  
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;  
Et quand je vous demande après quel est cet homme,  
À peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;  
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,  
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.  
Morbleu ! C'est une chose indigne, lâche, infâme,  
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme ;  
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,  
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,  
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable  
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,  
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,  
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,  
Il faut bien le payer de la même monnaie,  
Répondre, comme on peut, à ses empressements,  
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode  
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;  
Et je ne hais rien tant que les contorsions  
De tous ces grands faiseurs de protestations,  
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,  
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,  
Qui de civilités avec tous font combat,  
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.  
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,  
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,  
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,  
Lorsque au premier faquin il court en faire autant ?  
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située  
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée ;  
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,  
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :  
Sur quelque préférence une estime se fonde,  
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.  
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,  
Morbleu ! Vous n'êtes pas pour être de mes gens ;  
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance  
Qui ne fait de mérite aucune différence ;  
Je veux qu'on me distingue ; et pour le trancher net,  
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.  
(...)



## Textes en parallèle

### Timon ou Le Misanthrope

*Rendu atrabilaire par ses malheurs, Timon vit seul et travaille la terre dans l'indifférence générale. Mais ses braillements interpellent Zeus, qui décide de lui envoyer Trésor.*

TIMON. – Allons, mon hoyau, c'est le moment de t'affermir ; ne te lasse pas : il faut faire sortir Trésor des profondeurs de la terre pour l'amener à la clarté du jour. Zeus, dieu des prodiges, chers Corybantes, Hermès, dieu du gain, d'où vient tout cet or ? A moins que je ne rêve ? Sûr, je crains de retrouver des charbons à mon réveil. Pourtant c'est bien de l'or monnayé, tirant sur le rouge, lourd, et à l'aspect tout à fait engageant. « Or, toi le plus beau des présents qui charment les mortels », car tu brilles comme une flamme claire et de nuit et de jour. Viens, mon chéri, mon bien-aimé. A présent, je crois vraiment que Zeus jadis se soit changé en or.

Quelle vierge n'eût ouvert sa poitrine pour accueillir un aussi bel amant qui coulait en pluie à travers le toit ? Midas, Crésus, offrandes delphiques, comme vous n'êtes rien, vraiment, par rapport à Timon et à la richesse de Timon, dont même le roi de Perse n'est pas l'égal ! Hoyau, peau de bique chérie, il est bon que je vous offre au Pan de ces lieux ; quant à moi, je compte à présent acheter tout le coin, bâtir au-dessus de mon trésor une tour tout juste assez grande pour y vivre moi seul, et l'avoir pour tombeau après ma mort. Que ces dispositions soient arrêtées, aient force de loi pour restant de mes jours : insociabilité absolue, ignorance, mépris ; ami, hôte compassion, autel de la Pitié, sont balivernes achevées ; la pitié pour les larmes, l'aide aux nécessiteux, c'est violation des lois et abolition des usages en vigueur ; ma vie sera solitaire comme celle des loups, et je n'aurai qu'un seul ami, Timon.

Les autres, tous des ennemis et des conspirateurs ; adresser la parole à l'un d'entre eux, souillure ; si j'en vois seulement un, journée néfaste ; en un mot, qu'ils ne soient rien d'autre pour moi que statues de marbre ou de bronze ; ne recevons aucun héraut venant de leur part, ne concluons aucun traité ; que la solitude soit ma frontière avec eux ; compagnons de tribu, de phratrie, de dème, patrie même, sont froids et vains mots, ambitions de sots. Que Timon seul soit riche, qu'il méprise tout le monde, qu'il mène une vie de délices tout seul, à l'abri de la flatterie et des éloges fastidieux ; qu'il sacrifie aux dieux et festoie seul, voisin et frontalier de lui seul, renonçant au commerce d'autrui. Qu'il soit arrêté une fois pour toutes qu'il se dira à lui-même le dernier adieu ; le jour où il devra mourir, et déposera sur son front la couronne mortuaire. « Que son nom favori soit le Misanthrope, et les traits distinctifs de son caractère l'humeur chagrine, la rudesse, la grossièreté, l'irascibilité et l'inhumanité. Si je vois quelqu'un périr dans les flammes et me supplier d'éteindre le feu, je dois l'éteindre avec de la poix et de l'huile. Si le fleuve en hiver emporte quelqu'un et que, me tendant les mains, il me supplie de les saisir, je dois le repousser en l'enfonçant dans l'eau la tête la première, de telle sorte qu'il ne puisse même pas refaire surface. De cette façon, ils auront ce qu'ils méritent. A proposé la loi Timon fils d'Echécratidès, du dème de Collyte ; l'a mise aux voix devant l'assemblée de même Timon. » Bon, que telle soit notre résolution et tenons-nous-y bravement.

*Lucien*

*Histoires vraies et autres œuvres : Timon ou Le Misanthrope (2ème s. ap. J.-C.)*



## *Timon d'Athènes*

*Trahi par ses amis, avec lesquels il s'était montré si prodigue, Timon choisit la solitude.*

TIMON. – Un dernier regard en arrière. Ô muraille, toi  
Qui tiens parqués ces loups, rentre sous terre et laisse  
Athènes sans défense ! Matrones, à la débauche !  
Enfants, rebellez-vous ! Esclaves et benêts,  
Chassez l'austère Sénat flétri de son banc,  
Gouvernez à sa place ! Vierges tout ingénues,  
Devenez dans l'instant filles publiques ! Faites ça  
Sous l'œil de vos parents. Tenez bon, les faillis !  
Ne rendez rien, sortez vos couteaux, égorgez  
Vos créanciers. Serviteurs sous contrat, volez !  
Vos patrons, graves forbans, ont la main experte  
Et pillent dans les règles. Boniche, au lit du maître !  
Madame tapine. Toi, le fils de seize ans, arrache  
Au vieux perclus, ton père, sa béquille rembourrée ;  
Fends-lui le crâne avec ! Egards et révérence,  
Vénération des dieux, paix, justice, vérité,  
Respect des siens, repos des nuits, bon voisinage,  
Éducation, manières, ministères, métiers,  
Échelons, rituels, lois, règles coutumières,  
Déclinez, abolissez-vous dans vos contraires,  
Vive le chaos ! Fléaux dévolus aux humains,  
Accablez du feu de vos fièvres infectieuses  
L'apoplectique Athènes ! Toi, froide sciatique,  
Paralyse nos Sénateurs, fais-leur les membres  
Boiteux comme leurs mœurs ! Vous, luxure et licence,  
Corrompez l'âme et jusqu'à la moelle de nos jeunes,  
Pour qu'à contre-courant de la vertu ils nagent  
Et dans leur débauche se noient ! Gales, pustules,  
Ensemencez les cœurs d'Athènes, que la moisson  
Soit la lèpre pour tous ! Et l'haleine épandant  
Les germes, que les rapports sociaux, l'amitié même,  
Soient pur poison !  
Il arrache ses vêtements.  
Je n'emporterai rien de toi,  
Hormis ma nudité, ô cité détestable !  
Et même : à toi mon dénuement, cent fois maudite !  
Timon va dans les bois, pour constater demain  
Qu'il n'est pas d'animal plus bestial que l'humain.  
Dieux, écoutez-moi tous : ô dieux bons, abattez  
Les Athéniens, hors les murs et dans la cité !  
Accordez à Timon que s'accroisse sa rage  
Contre tous les humains, grands, petits, avec l'âge.  
Ainsi soit-il.

Shakespeare

*Timon d'Athènes*, acte IV, scène I (1607), Traduction de François-Victor Hugo



*Cyrano de Bergerac*, Edmond Rostand, la tirade des « Non »

CYRANO

Eh bien oui, j'exagère !

LE BRET, triomphant.

Ah !

CYRANO

Mais pour le principe, et pour l'exemple aussi,  
Je trouve qu'il est bon d'exagérer ainsi.

LE BRET

Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,  
La fortune et la gloire...

CYRANO

Et que faudrait-il faire ?

Chercher un protecteur puissant, prendre un  
patron,

Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc  
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,  
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?

Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,  
Des vers aux financiers ? se changer en bouffon  
Dans l'esprit vil de voir, aux lèvres d'un ministre,  
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?

Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?  
Avoir un ventre usé par la marche ? une peau  
Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?  
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?

Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou  
Cependant que, de l'autre, on arrose le chou  
Et, donneur de séné par désir de rhubarbe  
Avoir son encensoir, toujours, dans quelque barbe  
?

Non, merci. Se pousser de giron en giron,  
Devenir un petit grand homme dans un rond,  
Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,  
Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?

Non, merci. Chez le bon éditeur de Sercy  
Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci.  
S'aller faire nommer pape par les conciles  
Que dans des cabarets tiennent des imbéciles ?

Non, merci. Travailler à se construire un nom  
Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ?  
Non Merci. Ne découvrir du talent qu'aux

mazettes ?

Être terrorisé par de vagues gazettes,  
Et se dire sans cesse : " Oh ! pourvu que je sois  
Dans les petits papiers du Mercure François ? "  
Non, merci. Calculer, avoir peur, être blême,  
Aimer mieux faire une visite qu'un poème,  
Rédiger des placets, se faire présenter ?  
Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais...  
chanter,  
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,  
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,  
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,  
Pour un oui, pour un non, se battre, - ou faire un  
vers !

Travailler sans souci de gloire ou de fortune,  
A tel voyage, auquel on pense, dans la lune !  
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,  
Et, modeste d'ailleurs, se dire : mon petit,  
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des  
feuilles,  
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !  
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,  
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,  
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,  
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,  
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,  
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout  
seul !

LE BRET

Tout seul, soit ! mais non pas contre tous !  
Comment diable  
As-tu donc contracté la manie effroyable  
De te faire toujours, partout, des ennemis ?

CYRANO

A force de vous voir vous faire des amis,  
Et rire à ces amis dont vous avez des foules,  
D'une bouche empruntée au derrière des poules !  
J'aime raréfier sur mes pas les saluts,  
Et m'écrie avec joie ; un ennemi de plus !

LE BRET

Quelle aberration !  
[...]

## Le Misanthrope, entre comique et tragique : la question de l'interprétation

### Molière et Le Misanthrope, par Coquelin

*Benoît Constant Coquelin, dit Coquelin aîné, est un acteur français, né à Boulogne-sur-Mer le 23 janvier 1841 et mort à Couilly-Pont-aux-Dames le 27 janvier 1909, surnommé ainsi pour le distinguer de son frère Ernest, dit Coquelin cadet. Il est l'un des comédiens les plus notoires de son temps. En tant qu'acteur comique, il livre ses réflexions sur Le Misanthrope, qu'il aurait voulu interpréter.*

J'ai entendu, il y a déjà nombreuses années, un homme d'infiniment d'esprit et de talent, quelque peu négligé aujourd'hui, ce me semble, Léon Gozlan, émettre en façon d'axiome l'opinion que voici : « L'un des premiers symptômes de la folie chez le comédien, c'est de vouloir jouer Le Misanthrope ». La sentence me parut notable et je me la suis toujours rappelée, de façon que je n'ai éprouvé aucune surprise lorsque plus tard, n'ayant pas plus qu'un autre échappé à la règle et m'entretenant avec quelques amis de mon désir naissant d'interpréter Alceste, je recueillis immédiatement cette réponse unanime : « Mais vous êtes fou, mon cher ! » Je m'y attendais. Cela ne m'a pas empêché du reste, je dois le dire, d'étudier la pièce en conscience et avec amour, cependant je n'ai pas joué Alceste et, selon toute vraisemblance, je ne le jouerai jamais. Est-ce donc que je sois revenu à la raison ? Je n'oserais pas trop l'affirmer, car je ne me suis rendu qu'à contrecœur, et la considération qui m'a arrêté ne me semble pas très solide au fond. Cette considération, en effet, je vais vous la dire en confidence, c'est mon physique. La nature, à ce qu'on prétend, ne m'a pas gratifié d'un physique qui me permette de jouer Alceste.

L'interprétation de ce rôle magistral exige, m'a-t-on dit, un nez fait d'une façon particulière, ou tout au moins particulièrement différente de la mienne. Cela, je n'y puis rien. Devant cette sentence, plus cruelle que celle de Gozlan, qu'elle complique, un mythe, la vertu incarnée, l'idéal humain. Tous sont d'accord en somme pour le grandir sans mesure, en faire un personnage héroïque et fabuleux, l'honneur même, rendant ses oracles. On se ferait une mauvaise affaire à prendre contre lui le parti d'Oronte, de Philinte à plus forte raison de Célimène. Ceux même qui, dans la vie réelle, n'y seraient jamais pour lui et se feraient un plaisir de l'éviter chez les autres se croient obligés d'épouser d'autant plus sa cause au théâtre et de l'admirer bruyamment. On l'approuve d'un air accablé, on maudit avec lui cette société gangrenée qui le fait souffrir ; c'est un héros, c'est un saint, tranchons le mot, un tragédien. Et voilà, dans un mot, la condamnation de toutes ces belles théories. On fait d'Alceste un personnage tragique, c'est-à-dire qu'on biffe le titre du Misanthrope, qui est une comédie, s'il vous plaît, non pas même une comédie héroïque, comme Garcie de Navarre, mais une comédie purement et simplement, comme Tartuffe et L'École des Femmes, et qu'on méconnaît à la fois le véritable Alceste et le véritable Molière.

Qu'est-ce que Molière en effet ? Qu'a-t-il voulu être ? Un auteur comique, rien de plus. En quoi il a admirablement réussi du reste. Car ce n'est pas le rabaisser que de lui donner le nom qui lui convienne. Auteur comique il est, et cela lui suffit ; et n'étant que cela, il se trouve être à mes yeux le plus grand, le plus extraordinaire, le plus complet des génies dramatiques passés, présents et futurs. S'il est inférieur à Shakespeare en expression poétique, ce n'était pas son affaire. Il lui est égal en fécondité, comme créateur, et supérieur en vérité. Il n'a pas la miraculeuse imagination de son rival, mais cela même le sert et le rend plus profond dans son observation. Les individus créés par Shakespeare se démentent parfois ; ceux de Molière, jamais. Cela tient aussi à ce que Shakespeare étudie et peint l'homme surtout dans la passion, qui est mouvante, inégale et diverse, et monte ou s'abat selon la chaleur du sang ; tandis que Molière s'attache surtout au caractère,



qui ne change point.

Par cela même, et par d'autres points encore, il nous touche de plus près que son sublime rival ; Molière nous est plus immédiat que Shakespeare. Celui-ci ne montre l'homme que dans des situations violentes, c'est-à-dire rares, et sa verve farouche y ajoute encore, sans parler du surnaturel qu'il y introduit à tout propos et qui éloigne en même temps de nous le spectacle et la leçon tandis que Molière nous met aux prises avec l'événement et l'homme de « tous les jours », et que nous ne pouvons faire un pas dehors, hélas ! ni rentrer en nous-mêmes sans rencontrer ses personnages. Et sans poursuivre davantage une comparaison inutile avec le seul homme toutefois qui lui puisse être comparé, quelle invention comique ! quelle diversité dans la haute comédie, quelle philosophie dans la charge, quelle raison, quelle fantaisie dans ses intermèdes, qui sont parfois une petite pièce s'enchantant dans la grande, quelle vie et quel fourmillement de types, si nettement différenciés, d'un dessin si sûr, d'un coloris si gras et si large. Et partout et toujours, quel rire, quel beau et bon rire, coulant de source, coulant à plein godet, honnête, limpide et sincère, jamais jailli du chatouillement obscène ni du sarcasme amer. Il n'est vice, ou faiblesse, ou sottise qui n'y passe. Il ne se laisse éblouir par aucune fausse respectabilité, et du moment que le sentiment le plus sacré sort de la juste nature, Molière l'empoigne au passage, et en met à nu le ridicule.

C'est ainsi qu'il montre et bafoue l'égoïsme jusque dans le cœur des pères, les Géronte, les Argan, les Harpagon ; l'injustice et la tyrannie dans l'amour le plus vrai, comme dans Arnolphe et dans tous ses jaloux ; et dans Orgon, le meilleur des hommes, tout ce que la vénération niaise et dévote peut déterminer d'inhumanité. Mais quelque fausseté qu'il découvre, quelque vanité qu'il joue, il rit toujours. Aucun autre homme n'a possédé à ce point la puissance du rire en demeurant si bon. Et quand il fait agenouiller Arnolphe aux pieds d'Agnès, qu'il humilie devant cette petite fille toute la science de l'homme qui a vécu et toute la passion, quasi paternelle, de l'homme qui aime, et que la petite est impitoyable, et que c'est en vain qu'Arnolphe s'arrache un côté de cheveux, Molière ne veut pas qu'on s'attendrisse, et comme c'est lui qui joue le rôle « ses roulements d'yeux extravagants, ses soupirs ridicules, ses larmes niaises font éclater de rire tout le monde ». Et l'on veut qu'il ait songé à nous faire pleurer dans Alceste. Pourquoi donc ?

Coquelin

*Lettre sur le Misanthrope*, Edition Paul Ollendorff, 1881



## Jacques Copeau sur Le Misanthrope

*Jacques Copeau (1879-1949), metteur en scène et fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, a créé Le Misanthrope à New York, le 17 mars 1919. La pièce a été reprise au Vieux-Colombier, le 23 janvier 1922, trois années durant. Il souligne ici les limites de cette vision duale.*

Chaque fois qu'un acteur nouveau prend le rôle d'Alceste, on voit s'élever deux partis. L'un ne peut souffrir sur la scène qu'un parfait et sombre honnête homme [...]. L'autre parti veut un Misanthrope ridicule, Molière n'ayant jamais eu d'autre dessein dans ses comédies que celui de faire rire les honnêtes gens. On reproche à l'acteur de pousser son rôle comique au sérieux, ou de le pousser au comique. Or, si l'acteur accuse l'un ou l'autre ton, c'est qu'il ne joue pas le caractère, mais une reconstitution du caractère, selon des idées préconçues.

[...] Molière ne lui laisse pas le choix entre telle ou telle conception personnelle. Il lui impose au contraire de représenter dans le ton ou plutôt dans les tons que son texte lui met sous les yeux aussi lisiblement qu'une partition de musique. L'erreur est de vouloir isoler par l'interprétation ce que l'auteur a si bien accordé dans son ouvrage.

Le Misanthrope est un chef-d'œuvre où Molière a dit clairement ce qu'il voulait dire. Tout y est exprimé par les mots, par le tour et la force des vers. Tout y est figuré par le mouvement et l'intonation. Il faut se fier au son que rend l'ouvrage, tantôt net et tantôt enveloppé, tantôt voisin du rire et tantôt assombri. Il faut épouser ce « grand

jeu », comme dit Donneau de Visé, que font « les chagrins, les dépités, les bizarreries et les emportements » d'Alceste. Il faut suivre le dessin de ces caractères tracés avec tant de prudence et de délicatesse. Poursuivre de prétendus secrets, feindre d'avoir à débrouiller des « énigmes », c'est le moyen de tout fausser. Dès qu'on se détache du texte pour formuler un jugement, on va déranger ce que la vie scénique avait mis à sa place et dans son juste relief.

Jacques Copeau  
*Molière*, Gallimard, 1976



## Louis Juvet : classe du 10 avril 1940 (extrait)

De novembre 1939 à décembre 1940, Louis Juvet fait travailler ses élèves du Conservatoire sur un certain nombre de comédies de Molière. Les notes prises par Juvet pendant ces leçons ont été conservées et publiées dans *Molière et la comédie classique*, aux éditions Gallimard. Juvet s'attarde notamment sur l'interprétation proposée par l'un de ses élèves (appelé Michel dans l'ouvrage) des premières pages du *Misanthrope* :

Michel :

– Non, vous dis-je ; on devrait châtier sans pitié

– ...

– Je ne me moque point,

Louis Juvet [à Michel] : Tu n'as pas répondu aux questions qu'il te pose.

Le comique d'Alceste – c'est une question qu'il faudrait plusieurs heures pour épuiser – est là. C'est très nettement un premier comique. « Quoi ! Vous iriez dire à la vieille Emilie... - Sans doute. - A Dorilas, qu'il est trop importun, ... - Fort bien. »

La sincérité de ses réponses ! Si tu écoutes vraiment ce que dit Philinte, c'est désarmant, par rapport à l'indignation qu'Alceste vient d'avoir. Il pousse la chose aux conséquences extrêmes de la logique. Il faut écouter, pour répondre.

Ecouter, ce n'est pas seulement avec l'oreille, avec le visage ; c'est une tension intérieure ; c'est une conviction intérieure qui s'oppose à la conviction de l'autre.

On joue une pièce cinquante fois, cent fois, on s'imagine qu'on écoute ; non, on n'écoute plus ; on sait qu'il y a une impression sensible qui correspond à une certaine sonorité, une certaine durée de paroles qui ont une certaine inflexion. Ce qui fait que le comédien ne progresse plus dans son métier. Par suite de l'habitude, l'acteur meurt dans le rôle qu'il joue, et la pièce meurt aussi. (...)

Le classique meurt par habitude ; une pièce où les comédiens s'ennuient. Les intentions que les comédiens y mettent peuvent faire vivre une pièce, mais étouffent une pièce classique. Les comédiens apportent une sincérité solennelle, mais toute communication est coupée avec les partenaires ; le comédien joue tout seul un texte qui, malgré toute la sincérité personnelle qu'il y met, reste mort. Les personnages ne se répondent plus, il n'y a plus rien entre eux. Les comédiens jouent toute la pièce comme Octave raconte Phèdre, de leur point de vue, du point de vue de leur seul rôle. Chacun étale complaisamment ses petites intentions et se blottit confortablement dans son rôle ; on n'en sort plus ; la pièce n'existe plus. (...)

Il faut trouver le mécanisme du rôle ; ce qu'a fait l'auteur ; trouver le sentiment qu'il avait, lui, en écrivant. (...)

Dans cette scène, il faut, avant tout, qu'il y ait conversation, qu'entre deux amis intimes il y ait une explication grave. Dis-toi que, Alceste et Philinte, ce sont deux amis (chose qu'on ne montre jamais dans aucune représentation de la pièce d'ailleurs), mais toute la pièce repose sur cette amitié ; c'est un couple. L'étonnant, est l'histoire de ces deux amis, Pylade et Oreste, qui sont tombés dans le salon de Célimène. De ces deux amis, l'un est plus intelligent que l'autre, Alceste, tandis que celui-ci se dit : Ce sont des dangers, entendu, mais j'aime suffisamment cette femme pour la ramener à des sentiments différents.

Le *Misanthrope*, c'est d'abord ce drame-là.

Louis Juvet

*Molière et la Comédie classique*, Gallimard, 1965



## Bibliographie

### Éditions de référence :

- Molière, *Œuvres complètes*, dir. Georges Forestier et Claude Bourqui, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, 2 vol.
- Molière, *Œuvres complètes*, dir. Georges Couton, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, 2 vol.

### Sur le théâtre de Molière :

- COPEAU Jacques, Molière, Gallimard, 1976
- COQUELIN, Lettre sur le Misanthrope, Edition Paul Ollendorff, 1881
- DESCOTES Maurice, *Les Grands Rôles du théâtre de Molière*, PUF, 1960
- FERNANDEZ Ramon, *La Vie de Molière*, Librairie Gallimard, 1929 ; rééd. sous le titre Molière ou l'essence du génie comique, Grasset, coll. « Cahiers Rouges », 2000
- FORESTIER Georges, *Molière*, Bordas, coll. « En toutes lettres », 1990
- JASINSKI René, *Molière et le Misanthrope*, Nizet, 1951, Molière, Hatier, coll. « Connaissance des Lettres », 1969
- JOUVET Louis, Molière et la Comédie classique, Gallimard, Collection « Nrf », 1965,
- LUCIEN, Timon ou le Misanthrope, traduction de Guy Lacaze, Le Livre de poche, 2003,
- LYONNET Henry, *Histoire des comédiens de la troupe de Molière*, Frinzine, 1886
- MICHAUT Gustave, *Molière, Œuvres complètes*, Bibliothèque des Éditions Richelieu, 1947-1949, 11 vol.

### Filmographie :

- *Alceste à bicyclette*, Philippe Le Guay (réal), 2013
- *Molière*, Ariane Mnouchkine (réal), 1978